LITTLE NEMO, la nouvelle création choc d'Angers Nantes Opéra



NANTES, ANGERS. LITTLE NEMO, création choc, à partir du 14 janvier 2017. Le propre d'Angers Nantes Opéra chaque nouvelle saison est de nous surprendre avec une nouvelle création ou un ouvrage connu (ou pas) du XXème siècle : début 2017, ne manquez pas ainsi, le nouveau spectacle "pour enfants", intitulé "***Little Nemo***", qui en réalité s'adresse à tous les publics, aux jeunes et à leurs parents… L'opéra inédit revisite le mythe créé entre 1905 et 1914 et sous forme d'un feuilleton dans la presse New Yorkaise, il y a donc presque un siècle… mais ici le jeune héros a grandi et 40 ans plus tard s'interroge sur ce qu'il est devenu (un trader désabusé qui a tué son humanité), ayant perdu à tort ou à raison, son âme d'enfant. L'opéra en création mondiale est mis en musique par **David Chaillou** sur le canevas dramatique et poétique conçu par Olivier Balazuc et Arnaud Delalande. **Première à Nantes, le 14 janvier 2017 (puis 18 et 21 suivants), puis en mars (22 et 24) à Angers.**

Little Nemo devenu grand retrouvera-t-il son âme d'enfant ?



Création événement 2017 : LITTLE NEMO de David Chaillou
Livret d'Olivier Balazuc et Arnaud Delalande, d'après Little Nemo in Slumberland (1905) de WInsor McCay

Première-création au Théâtre Graslin à Nantes, le 14 janvier 2017

Puis les 18 et 21 janvier 2017 (même lieu)
Reprise les 22 puis 24 mars 2017 à Angers (Grand Théâtre)

Informations Réservations

RESERVEZ VOTRE PLACE

APPROFONDIR

VOIR AUSSI notre reportage exclusif consacré à la dernière création lyrique présentée par Angers Nantes Opéra en avril 2016 : MARIA REPUBLICA de François Paris (Reportage vidéo de 2 volets)

LIRE AUSSI notre présentation générale de la nouvelle saison lyrique 2016 – 2017 d'Angers Nantes Opéra

VOIR AUSSI notregrand entretien présentation de la saison 2016 – 2017 d'Angers Nantes Opéra par son directeur général JEAN-PAUL DAVOIS

VOIR aussi notre **reportage vidéo exclusif ANGERS NANTES OPERA rend accessible l'opéra aux lycéens de la Région**. **TRANSMISSION, DEMOCRATISATION, EDUCATION…** Pour la création de LITTLE NEMO, Angers Nantes Opéra a signé une convention exemplaire avec le Rectorat et la DRAC PAYS DE LA LOIRE permettant ainsi aux équipes de l'Action culturelle d'Angers Nantes Opéra de développer un cycle inédit par son ampleur, d'actions de sensibilisation des thèmes et des formes de cette nouvelle création lyrique, auprès de 167 classes en Loiore-Atlantique et en Maine et Loire : soit 5208 élèves (écoles, cycles 3 ; collèges, 6èmes, Lycées). La précédente médiation orchestrée par l'Action Culturelle d'Angers Nantes Opéra à l'occasion de l'opéra Le Ville Morte de Korngold (mars 2015) rend compte d'un travail ambitieux et visionnaire qui rend de plus en plus accessible les productions d'opéra auprès des jeunes publics…



NANTES. Little Nemo, opéra, dès le 14 janvier 2017. De Slumberland à Little Nemo… Les spectateurs d'aujourd'hui ne le reconnaîtront pas : quarante ans ont passé depuis que l'enfant Nemo s'endormait vite pour retrouver le pays des songes, Slumberland, le royaume de Morphée où l'attendait la princesse… Aujourd'hui, Nemo revient ainsi dans la maison de son enfance au moment où meurt sa mère : le temps de la réalité le submerge et le quarantenaire, dans l'opéra de **David Chaillou, en création ce 14 janvier 2017** à Nantes, pleure la mère et plus secrètement le petit garçon, plein de rêves, qu'il était.

Ne perd-t-on pas de nous même dans la négation de notre enfance ? Cultiver l'enfant que nous étions, n'est-ce pas au fond cultiver son humanité ? A l'origine, le dessinateur WINSOR McCAY dessine entre 1905 et 1914, une série de bandes dessinées, publiées sous forme de feuilletons dans le New York Herald et le New York American. Ainsi est né « Little Nemo in Slumberland » : aventures oniriques d'un garçon qui ne voulait pas grandir, véritable aventurier des rêves… C'est la concrétisation du propre rêve de ce jeune dessinateur qui dès ses 16 ans bâtit tout un monde personnel, ressuscitant la mégapole de Chicago sous ses crayons, à partir de la découverte des grattes ciels de l'Exposition Universelle de 1893… Sous motif d'une immersion à rebours, dans la matière des rêves, ses dessins convoquent le futur. A New York en 1897, il réalise ses ambitions : être publié chaque jour et rendre compte des mondes fantastiques et futuristes qui l'inspirent.

Onirisme salvateur et fécondant à l'Opéra

Little Nemo : retrouver ses rêves pour bâtir un autre monde

NOUVELLE FORME LYRIQUE pour NEMO 2017… En janvier 2017, réinventant le fil narratif de Nemo, et proposant aussi une nouvelle forme lyrique désormais adressée à tous les spectateurs, dès 7 ans, les co scénaristes Olivier Balazuc et Arnaud Delalande (qui est aussi dessinateur) élaborent un siècle après sa première forme, le féérie de Nemo, mais un Nemo 2017 devenu grand, mûr, adulte pragmatique voire cynique qui a volontiers troqué ses rêves d'enfant contre de profitables profits capitalistes.

LE VOYAGE INTERIEUR… Les créateurs avec le compositeur David Chaillou tissent et développent tout un monde sonore à partir d'infimes résonances, bruits ténus capables de susciter dans l'esprit du Nemo adulte, un retour à son enfance perdue. Régression diront certains ? Jaillissement salvateur qui vient réhumaniser un être coupé de son être profond. Pour réussir sa vie présente, il faut se réconcilier avec son passé et toutes les images nourries depuis son enfance. Le voyage intérieur que suit Nemo adulte, est en définitive l'ultime expérience qui lui permet de se connaître lui-même. A chacun de retourner en enfance, de recoller les morceaux d'une vie fragmentaire.





Olivier Balazuc a déjà présenté pour Angers Nantes Opéra, son précédent spectacle L'Enfant et la nuit (janvier 2012) : frayeurs nocturnes surgissant de l'inconscient où l'où l'on moque le monstre convoqué comme pour mieux s'en échapper … Avec **Arnaud Delalande**, conçoit un nouveau livret pour **David Chaillou** à partir de la Bande Dessinée de McCay. La nouvelle odyssée qui replonge dans le passé convoque cette fois un Nemo adulte « au cœur dur pour l'y guérir ». L'opéra qui en découle souhaite réenchanter le monde comme il participe à réhumaniser Nemo adulte. Les auteurs posent la question : « En quoi pouvons-nous croire ensemble ? Qu'avons-nous fait de notre faculté d'émerveillement ? Loin d'être une fuite ou un refuge, le monde des rêves ne serait-il pas le seul moyen de penser le monde ? De désirer notre réalité ? ». **Honorer ses rêves pour bâtir un autre monde.**

Little Nemo, nouvelle production, création, présenté au Théâtre Graslin de Nantes, par Angers Nantes Opéra, dès le 14 janvier 2017. **En LIRE +… LIRE notre présentation de l'opéra Little Nemo présenté par Angers Nantes Opéra**



VOIR le teaser vidéo de Little Nemo, nouvel opéra d'après McCay — Le propre d'Angers Nantes Opéra chaque nouvelle saison est de nous surprendre avec une nouvelle création ou un ouvrage connu (ou pas) du XXème siècle : début 2017, ne manquez pas ainsi, le nouveau spectacle "pour enfants", – en réalité pour tous les spectateurs à partir de 7 ans, intitulé *"Little Nemo"*, somptueuse dramaturgie onirique destinée aux jeunes et à leurs parents… Un siècle après avoir sa création originelle dans la presse new-yorkaise sous forme de feuilletons et de planches séparées, Little Nemo ressuscite au début du XXIè, mais sous forme d'un drame continu que la diversité des péripéties n'éclate pas, bien au contraire, car il y est question de retrouver dans sa part d'enfance, cette humanité en gestation qui ne demande qu'à s'accomplir… l'action sur scène déploie tout un parcours initiatique pour Nemo adulte qui avait oublié le chemin amorcé pendant son enfance. L'opéra inédit revisite ainsi le mythe créé entre 1905 et 1914 mais sous la forme d'une suite originale : ici le jeune héros a grandi et 40 ans plus tard s'interroge sur ce qu'il est devenu (un trader désabusé qui a tué son humanité), ayant perdu à tort ou à raison, son âme d'enfant. L'opéra en création mondiale est mis en musique par David Chaillou sur le canevas dramatique et poétique conçu par Olivier Balazuc et Arnaud Delalande. Première à Nantes, le 14 janvier 2017 (puis 18 et 21 suivants), puis en mars (22 et 24) à Angers. TEASER VIDEO © studio CLASSIQUENEWS.COM 2017 – Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM

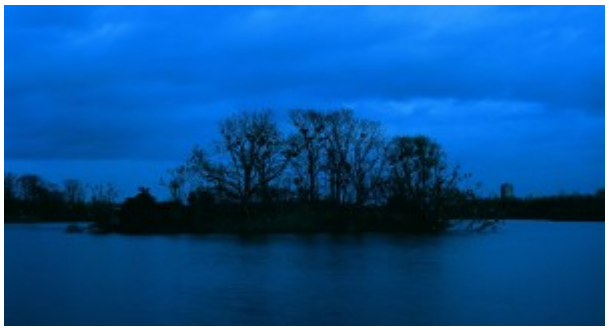
VIDEOS. 2 reportages exclusifs réalisés par le studio CLASSIQUENEWS :

VIDEO 1 : De la BD de McCay à l'opéra de David Chaillou – Reportage vidéo. LITTLE NEMO, création mondiale (I) : " de la BD à l'opéra ". Le 14 janvier 2017, Angers Nantes Opéra a créé son nouvel opéra, **Little Nemo**, "féerie onirique", inspirée des bandes dessinées de Winsor McCay. Un siècle après le lancement du feuilleton dans la presse new-yorkaise, le jeune héros qui rêve à Slumberland, est devenu un adulte déshumanisé. Les co auteurs du livret Olivier Balazuc et Arnaud Delalande, le compositeur David Chaillou, imaginent une suite où Nemo doit retrouver sa part d'enfance pour accomplir ce qu'il est réellement. Entretien avec Jean-Paul Davois, directeur général d'Angers Nantes Opéra, avec les membres de l'équipe de production : les co auteurs du livret Olivier Balazuc et Arnaud Delalande, le compositeur David Chaillou. **REPORTAGE exclusif LITTLE NEMO, volet I : " de la BD à l'opéra"** / © studio CLASSIQUENEWS 2017 – réalisation : **Philippe-Alexandre PHAM**

VIDEO 2 : La réalisation de l'opéra en 2017. Les personnages, les décors, l'écriture musicale… – VIDEO, reportage (2/2) : Little Nemo / la réalisation de l'opéra, l'action culturelle autour de Nemo…, Immersion dans la réalisation du nouvel opéra produit en février 2017 par Angers Nantes Opéra. VOLET 2 : l'Opéra inspiré par McCay, l'écriture musicale, les personnages, les décors, … L'action culturelle autour de Little Nemo, à l'adresse des scolaires et du jeune publics ©

studio CLASSIQUENEWS 2017 – réalisation : **Philippe-Alexandre Pham**

Compte rendu, danse. Paris. Opéra Bastille, le 13 décembre 2016. Tchaikovski : Le Lac des Cygnes (version Noureev). Heymann, Paquette, Ould-Braham… Vallo Pähn, direction musicale.



Compte rendu, danse. Paris. Opéra Bastille, le 13 décembre 2016. Rudolf Noureev : Le Lac des Cygnes. Mathias Heymann, Karl Paquette, Myriam Ould-Braham… Ballet de l'Opéra de Paris. Piotr Tchaikovsky, compositeur. Orchestre de l'Opéra de Paris. Vallo Pähn, direction musicale. MYTHE DU BALLET ROMANTIQUE... Le Lac des Cygnes, ballet romantique par excellence, est l'œuvre mythique incontournable de la danse classique. Ses origines sont mystérieuses et son histoire interprétative, plutôt complexe. La création à Moscou en 1877 fut un désastre. Ce n'est qu'en 1895 qu'il est ressuscité à Saint Petersbourg par Petipa et Ivanov, maîtres de ballets du Théâtre Impérial Mariinsky, avec l'accord de Modest Tchaikovski, frère cadet de Piotr Illich,

décédé en 1893, lequel avait commencé la collaboration et la révision du ballet avec Petipa avant sa mort. Ce soir à l'Opéra Bastille, voici la reprise de la version de Rudolf Noureev datant de 1984, privilégiant l'aspect psychologique et psychanalytique de l'histoire ainsi que la danse masculine. Ici, l'ancien directeur du Ballet de l'Opéra National de Paris, met tout son talent et sa modernité dans la mise en scène du grand ballet classique.

Cette nuit, les rôles principaux sont tenus par les Etoiles **Mathias Heymann, Myriam Ould-Braham** et **Karl Paquette**, dans les rôles du Prince Siegfried, Odette/Odile et Wolfgang/Rothbarth respectivement. L'Orchestre de la maison est dirigé par le chef **Vello Pähn.**

Le Lac des cygnes à Bastille : profondeur et virtuosité



La mise en scène la moins somptueuse des grands ballets classiques de la part de **Rudolf Noureev**, l'économie des tableaux en ce qui concerne les décors, permet à l'auditoire de se concentrer sur les aspects plus profonds de l'œuvre. L'éclat plastique qu'on attend et qu'on aime de la part du Russe se trouve toujours dans les costumes

riches et aux couleurs atténuées de Franca Squarciapino et surtout dans la danse elle-même, enrichie des petites batteries, d'entrechats six, d'un travail du bas-de-jambe poussé et des poses et enchaînements particuliers.

LE LAC, VERSION RUDOLF NOUREEV… Le Prince Siegfried n'est pas qu'un partenaire dans la version Noureev, comme c'est souvent le cas, y compris dans les versions du XXe siècle d'un Bourmeister où d'une Makarova. Ici il s'agit du véritable protagoniste. Il n'est pas tout simplement amoureux d'un cygne. C'est un Prince introspectif et rêveur, qui couvre son homosexualité latente sous le mirage sublime d'un amour inatteignable, en l'occurrence celui de la Princesse rêvée, transfigurée en cygne. Le cygne « Odette/Odile », devient en l'occurrence moins lyrique mais gagne en caractère. Puisque toute sa tragédie peut être interprétée comme le songe d'un Prince solitaire, le personnage avec sa duplicité innée devient plus intéressant. Le grand ajout de Noureev est la revalorisation du sorcier Rothbart, qui devient aussi Wolfgang, le tuteur du Prince. Une figure masculine mystérieuse et magnétique plus qu'explicitement maléfique (Noureev a de fait interprété ce rôle à plusieurs reprises vers la fin des années 80).

UN PRINCE IDEAL… Le Prince de Mathias Heymann est comme attendu une vision de beauté, de poésie et de virtuosité. Sa variation lente au 1er acte est un moment où il régale l'auditoire avec ses lignes élégantes et alléchantes, une véritable méditation sur scène. Sa variation au troisième acte est toujours une démonstration d'excellence et d'élégance, avec un ballon, une légèreté, toujours impressionnants. Il rayonne et impressionne également avec ses tours et sauts, fantastiques, des entrechats propres, et surtout l'investissement total de l'Etoile dans tous les aspects du rôle enrichi par Noureev. Si sa danse est impeccable et virtuose (nous n'oublions pas non plus un saut de biche troublant à la toute fin du spectacle), son visage et ce je ne

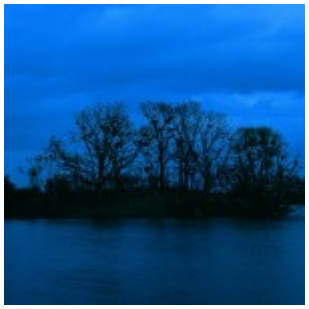
sais quoi de sincère dans sa gestuelle, composent, eux, un poème, faisant de lui le Prince idéal dans cette production.

CYGNE BLANC / CYGNE NOIR… Il forme en plus un couple de rêve avec Myriam Ould-Braham. Celle ci campe un cygne blanc excellent, d'une beauté remarquable, presque bouleversante avec un haut-de-corps à l'expressivité à fleur de peau. Le deuxième acte est dominé par sa danse et nous sommes éblouis particulièrement par ses pointes parfaites et ses bras dans le pas de deux. Son cygne noir est bien heureusement très coquet et piquant par rapport à l'innocence immaculée du blanc. Le plus gros défi interprétatif (plus que les redoutables « 32 » fouettés en tournant, nous en revenons), est de créer un vrai contraste narratif et émotionnel entre les deux cygnes, tout en gardant la cohérence inhérente à l'animal, dans l'aspect physique comme psychologique et ce qu'il représente. Dans ce sens, Myriam Ould-Braham tout à fait triomphante en son cygne noir, se distingue de son cygne blanc, ma non troppo: elle y rayonne d'assurance et de sensualité affirmée, toute pétillante, toute séduisante. Son Odette et son Odile sont toutes les deux hypnotisantes. Dans la coda du pas de trois avec Siegfried et Rothbart (3e acte), elle campe une trentaine de fouettés en tournant (mais qui compte reellement ? Et pourquoi ?) et elle garde une excellente attitude et panache en dépit de l'insatisfaction évidente dans la finition, quelque peu sauvée ou masquée par le Rothbart attentif de Karl Paquette. Lui, habitué du rôle de longue date, personnage qui lui sied comme un gant, n'a peut-être plus envie de le danser. En dépit de ce petit soupçon, sa performance a été comme attendue, sans défauts. Il a des moments de grande expressivité et intensité. Il est toujours très solide dans les nombreux pas de trois avec le cygne et le Prince.



LE CORPS DE BALLET DE L'OPERA DE PARIS : entre discipline et beauté… Remarquons tout autant le Corps de Ballet et des rôles secondaires au top. Si au début du premier acte, l'harmonie n'était pas encore évidente, distinguons cependant une Valse très belle mais inégale, où les Sujets Cyril Mitilian, Jérémy-Loup Quer et Paul Marque se démarquent. Le pas de trois du premier acte est fabuleusement interprété par la Première Danseuse récemment nommée San Eun Park, le Premier Danseur Fabien Révillion et la Sujet Séverine Westermann. Dès le départ Révillion présente une danse brillante avec des lignes pas moins que… parfaites. Park est pétillante et sauterelle, réussissant le pas. La Westermann est tout aussi réussie, mais peut-être moins démonstrative. Le souvenir le plus fort est sans doute Révillion qui dans la coda fait preuve d'une virtuosité rayonnante et laisse béat par le dynamisme de ses sauts, l'insolence et l'élégance de l'extension. Il agrémente sa performance virtuose et pleine de brio avec une allure agréable et un sourire permanent qui révèle le plaisir du danseur à être sur scène, son aisance technique et sa rigueur. Ce soir, les Quatre Grands Cygnes d'Héloïse Bourdon, Fanny Gorse, Sae Eun Park et Ida Viikinkoski impressionnent plus que les Quatre Petits Cygnes à la chorégraphie mignonne et très célèbre (toujours, bien sûr, vivement récompensés par le public enflammé). Pour les danses de caractère du 3ème acte, retenons Axel Ibot délicieux dans l'Espagnole, un Paul Marque qui se démarque toujours dans la Napolitaine, les danseurs superbes dans la Mazurka ou encore les danseuses « Fiancées » d'une attendrissante beauté. Le Corps de Ballet est au somment au quatrième acte, sans doute le plus original et le plus moderne. Les cygnes portent en eux le lourd fardeaux de la déception et leur gestuelle et mouvements s'y trouvent affectés en conséquence, le tout d'une façon très naturelle ; étonnante pour un grand ballet du répertoire académique.

Nonobstant émettons quelques réserves vis-à-vis de la performance de l'orchestre sous la baguette du chef Vello Pähn, ancien collaborateur fétiche de Noureev. Les tempi au 1er acte paraissent mettre les danseurs en dangers. Si les couleurs sont là, et la partition sublime de Tchaikovsky est toujours honorée, l'orchestre peine au démarrage : il prend, comme le Corps d'ailleurs, un peu de temps à se chauffer et s'harmoniser. Chose réglée à la fin du premier acte, l'opus interprété par les musiciens de la maison nationale a inspiré maints frissons et palpitations.



BALLET POUR LES FÊTES… Voici donc un Lac de Cygne qu'on attendait avec **impatience,** programmé par la nouvelle directrice de la danse, Aurélie Dupont, tout à fait convaincant, de surcroît annoncé dans de superbes distributions. Ne boudez pas votre plaisir, le spectacle reste le cadeau idéal pour les fêtes de fin d'année, **à voir et revoir sans modération à l'Opéra Bastille encore les 14, 16, 17, 19, 21, 22, 24, 25, 26, 28, 29, 30 et 31 décembre 2016.**

_____

APPROFONDIR : LIRE aussi notre compte rendu critique de la production du Lac des Cygnes présentée **en février 2015 à l'Opéra Bastille** avec Mathias Heymann (déjà et Ludmila Pagliero… cliquez ici

---

Gustavo Dudamel dirige le

Concert du Nouvel An à Vienne



Télé. France 2. Direct, Concert du Nouvel à Vienne, dimanche 1er janvier 2017, 11h. C'est depuis des décennies « Le » rendez-vous planétaire immanquable pour fêter le passage à l'an neuf et donc le premier jour 2017. **CONCERT MAGIQUE POUR TEMPS DE CRISE…** Les années se suivant, le pire nous est promis car le déni collectif en matière de désastres économiques, humanitaires, écologiques, climatiques est aussi tenace et croissant que les menaces se multiplient, partout, sur tous les fronts, en particulier depuis 3 ans. Sans omettre le péril terroriste qui malgré la berceuse lénifiante des politiques, a réussi à saper peu à peu le socle républicain des démocraties européennes (pas moins de 13 menaces auraient été défaites grâce à l'état d'urgence en France, rien qu'en 2017)… Où va le monde ? Où va la société humaine ? Questions vaines en réalité, car la question la plus juste demeure à présent : ***quand*** la civilisation et l'humanité vont-elles périr sous l'activité des monstruosités que nous avons nous mêmes produit ? Il faudra que le mouvement populaire soit fort et puissant, unanime même… pour faire bouger les lignes, d'autant que le temps nous est compté. Voilà la face sombre et pourtant réaliste de l'avenir.

PAUSE VIENNOISE… Pour rompre le fil de l'inquiétude, ne serait-ce qu'un instant, passons-le **à Vienne, ce 1er janvier 2017, en direct du Musikverein** : la sainte et divine musique, celle majoritairement des **Johann Strauss père et fils**, servie par leurs meilleurs ambassadeurs, – les instrumentistes du **Wiener Philharmoniker**, pourra nous écarter de toute dépression : insouciance, ivresse, légèreté

(et coupes de champagne évidemment), mais finesse et subtilité… tout est élaboré depuis les Valses viennoises et les opérettes des compositeurs précités, pour nous divertir. Divertir mais pas nous tromper. Un temps de célébration pour mieux mesurer à présent les gestes à réaliser pour sauver notre monde, en perdition. A chacun de faire sa part.



Pour l'heure qui va suivre, le raffinement et l'excellence d'un collectif orchestral prestigieux enchantent les sens. Dans la beauté et la tradition : les contrebasses sont ici et nul par ailleurs, disposées tout au fond de l'orchestre, – alignées, les unes à côté des autres, comme si elles formaient un mur de basses, véritable assise et socle moteur de l'orchestre. Ailleurs, les instruments à cordes les plus graves forment un nucleus latérale, en général à droite du chef. Cette année, c'est le maestro latino à la mode, **Gustavo Dudamel (né le 26 janvier 1981)** enfant du Sistema au Venezuela (pays qui va si mal actuellement sur le plan économique et social) qui dirige la flamboyante phalange viennoise. Gustavo Dudamel est actuellement directeur artistique de l'Orchestre philharmonique de Los Angeles et directeur musical de l'Orchestre Symphonique Simón Bolívar du Venezuela.



Il aura mené sa carrière avec une frénésie saluée dès ses débuts. Ce feu et cette passion immédiate et franche sauront-ils éblouir lors du Concert du Nouvel An à Vienne, ce dimanche 1er janvier 2017, en direct sur France 2, à partir de 11h ?

Adulé, reconnu pour son énergie et sa verve (à partir des années 2009 / 2010), – mais quand il dirigeait alors les orchestres Simon Bolivar du dit Sistema (écoutez **cette 7ème de Mahler, réalisée en 2014, CLIC de CLASSIQUENEWS de janvier 2015**), l'enfant prodige a depuis adouci son geste, au risque d'une routine passablement ennuyeuse… son dernier CD dédié aux Pictures at en Exhibition / Tableaux d'une exposition de Moussorsgki, pourtant vrai défi de finesse et de caractérisation, d'autant plus avec le même orchestre (pourtant à fort potentiel), est d'une conformité qui n'a rien de mémorable. Loin s'en faut (cd enregistré en avril 2016). De la part d'un maestro qui promettait tant, adoubé par les plus

grands (à l'époque de sa découverte et révélation, par Claudio Abbado, Esa Pekka Salonen…), au vu de sa carrière pétaradante, au regard des appuis et réseaux dont il bénéficie aujourd'hui, on est en droit à présent d'attendre le meilleur, voire qu'il nous saisisse par sa direction… Que sera le geste du chef Dudamel, presque quadragénaire en 2016, – le plus jeune chef à diriger cet événement médiatique et culturel- pour ce dimanche 1er janvier, en direct du Musikverein de Vienne ? En 2017, prolongeant les performances mémorables de ses prédécesseurs, tous très aguerris et expérimentés (Daniel Barenboim, Georges Prêtre, Mariss Jansons…), Duhamel – 36 ans en 2017, illustre la volonté de « jeunisme » de la part de la direction de l'Orchestre Philharmonique de Vienne… cette « rupture » sera-t-elle salutaire et portera-t-elle ses fruits ? Réponse sur France 2, à partir de 11h.

_____

France 2, Concert du Nouvel An
En direct de la Goldener Saal (Salle dorée) du Musikverein à Vienne
à partir de 11h.

Première partie à 11h15 et seconde partie à 12h15 – (après le Journal de la mi-journée) – Evénement international diffusé dans près de 90 pays, soit 50 millions de télépsectateurs à travers le monde – Après le concert, France 2 poursuit sa thématique viennoise, en diffusant un volet complémentaire, évasion : « Escapade Viennoise » à partir de 13h55, avec Stéphane Bern guide partant à la découverte de Vienne, (patrimoine et lieux, histoire et personnalités…).

PROGRAMME

Première partie

Franz Lehár:
Nechledil-Marsch de l’Opérette « Wiener Frauen »

Émile Waldteufel:
Les Patineurs. Valse, op. 183

Johann Strauss fils:
‘S gibt nur a Kaiserstadt, ‘s gibt nur a Wien
(Il n’y a qu’une ville impériale, il n’y a que Vienne). Polka op. 291

Josef Strauss:
Winterlust (Joie d’hiver). Polka rapide op. 121

Johann Strauss fils:
Mephistos Höllenrufe
(Hurlements souterrains de Mephisto). Valse, op. 101

Johann Strauss fils:
So ängstlich sind wir nicht!
(Nous ne sommes pas si inquiets !). Polka rapide, op. 413

(pause pendant le Journal télévisé de la mi journée)

Seconde partie

Franz von Suppé:
Ouverture de l’Opérette « La Dame de Pique »

Carl Michael Ziehrer:
Hereinspaziert! (Entrez !)
Valse de l’opérette « Der Schätzmeister » op. 518

Otto Nicolai
« Mondaufgang » de l’Opéra « Les Joyeuses commères de Windsor »

Johann Strauss fils:
Pepita-Polka, op. 138

Johann Strauss fils:
Quadrille de la Rotonde, op. 360

Johann Strauss fils
Die Extravaganten
(Les Extravagants). Valse, op. 205

Johann Strauss père:
Indianer-Galopp. Polka rapide, op. 111

Josef Strauss :
Die Nasswalderin. Polka-mazurka, op.267

Johann Strauss fils:
Auf zum Tanze! (En piste !). Polka rapide, op.436

Johann Strauss fils:
Tausend und eine Nacht
(Mille et une nuits), Valse de l’Opérette « Indigo », op. 346

Johann Strauss fils:
Tik-Tak. Polka rapide, op. 365

Eduard Strauss
Mit Vergnügen (Avec plaisir). Polka rapide, op. 228

Johann Strauss fils:
Le beau Danube bleu. Valse, op. 314

Johann Strauss Père
Marche de Radetzky, op. 228

_____

APPROFONDIR :

annonce du cd Symphonie n°7 de Gustav Mahler :
http://www.classiquenews.com/cd-annonce-mahler-symphonie-n7-par-gustavo-dudamel-chez-deutsche-grammophon-annonce-le-12-janvier-2015/

critique du cd
http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-mahler-7eme-symphonie-dudamel-2012/

LIRE aussi notre portrait de Gustavo Dudamel, l'enfant du Sistema
http://www.classiquenews.com/gustavo-dudamel-chef-dorchestreart-les-21-26-septembre-puis-10-octobre-2008/

Roberto Alagna fait son show sur France 2



Télé. France 3, soirée Roberto Alagna, vendredi 16 décembre 2016, 20h55. Avec ses amis, partenaires, invités, le ténor **Roberto Alagna** offre une grande soirée de musique classique et populaire sur France 3. A l'Opéra Royal de Versailles où le concert a été tourné, c'est une épopée conçue comme un voyage musical soit un hommage à la terre de ses ancêtres : « le Royaume des Deux-Siciles », de Naples à Syracuse. Au programme, grands airs d'opéra, rendant hommage à la Sicile, beaux chants traditionnels napolitains et siciliens, dont plusieurs airs de son tout nouvel album « Malèna ».

Soirée enregistrée les 2 et 3 novembre derniers à Versailles – Durée : 1h50mn – Avec les sopranos Natalie Dessay, Aleksandra Kurzak et Pretty Yendé, la mezzo-soprano Béatrice Uria Monzon, les baryton-basses Laurent Naouri et Ruben Amoretti, les ténors Francesco Demuro, Piero Pretti et Michael Spyres, le violoniste Nemanja Radulovic, le chanteur américain Grégory Porter et l'ensemble de polyphonies corse Barbara Furtuna. Oeuvres interprétées entre autres : O Sole Mio, Cavalleria Rusticana, Torna a Surriento, Vêpres Siciliennes… Orchestre de Paris. Yvan Cassar, direction.

Télé. France 3, soirée Roberto Alagna, vendredi 16 décembre 2016, 20h55. Le ténor Roberto Alagna fait son show depuis l'Opéra royal de Versailles…

LILLE : Alexandre Bloch et l'ONL fêtent Noël



LILLE : Concerts de Noël, les 15, 20, 21 décembre 2016. Alexandre Bloch retrouve l'Orchestre national de Lille pour célébrer les fêtes de fin d'année dans un programme résolument américain, intitulé « **Happy New Year in America** ». Pour sa 2ème série de concerts à la tête de l'Orchestre lillois, le nouveau directeur musical **Alexandre Bloch**, récemment adoubé par **Jean-Claude Casadesus**, explore paysages et rythmes américains, du Nord au Sud, soit des néons de Las Vegas aux bals de Veracruz, en passant par les tripots de Charleston, le Noël de l'ONL est un formidable bain de couleurs et d'atmosphères propres au Nouveau Monde… Folklore et chants traditionnels, swing et mélanges des genres insufflent une nouvelle énergie aux compositeurs qui savent mêler musique savante et musique populaire. Chef-compositeur, adulé, admiré par Alexandre Bloch, c'est d'abord deux œuvres de **Leonard Bernstein** qui se distinguent ici : l'ouverture de son opéra Candide, d'après Voltaire (1956), puis le Divertimento pour orchestre célébrant le centenaire de l'Orchestre Symphonique de Boston en 1980.

Avec Mavis in Las Vegas, l'anglais **Peter Maxwell Davies** pose son regard sur l'Amérique et spécialement sur la ville des lumières Las Vegas qu'il a visitée en 1995 lors d'une tournée de l'Orchestre philharmonique de la BBC. Bien que russe, **Stravinski** avec sa Circus Polka développe un clin d'œil à l' « entertainment américain ». Il signe alors une musique commandée par le chorégraphe George Balanchine pour un numéro d'éléphants destiné au célèbre cirque américain Barnum. La suite symphonique de l'opéra né à Brodway, **Porgy and Bess de**

Gerswhin, « Catfish Row », du nom du lieu où se passe le drame, reflète les séquences orchestrales les plus envoûtantes de l'histoire d'amour tragique des bas quartiers de Charleston, célèbres tubes (spirituals et songs) dont l'éternel Summertime, – berceuse éblouissante devenue standard du jazz… Opéra ou musical ? La partition de Gershwin est une merveille d'invention mélodique et de couleurs et atmosphères hypnotiques, dues principalement au seul génie d'orchestrateur de son auteur : mais l'opéra de 1935 reste inclassable et irrésistible par la justesse poétique des



portraits musicaux et psychologiques de Porgy et de Bess, et de tous les acteurs chanteurs, évoquant avec délire et intensité une véritable odyssée américaine. La suite que joue Alexandre Bloch et les musiciens de l'Orchestre National de Lille est la seule conçue par Gershwin, qui donc y rassemble ses meilleurs épisodes, selon son goût. **Incontournable. 3 dates à Lille.**

PROGRAMME

BERNSTEIN
Candide, ouverture
Divertimento pour orchestre

MAXWELL DAVIES
Mavis in Las Vegas

CHOSTAKOVITCH
Tahiti Trot

COPLAND
Fanfare for the Common Man

MÁRQUEZ
Danzon n°2

STRAVINSKY
Circus Polka

GERSHWIN
Porgy and Bess, suite « Catfish Row »

Orchestre National de Lille
Alexandre Bloch, direction

Informations
Réservations

LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle
Jeudi 15 et mardi 20 décembre 2016, à 20h
Mercredi 21 décembre 2016, à 16h

RESERVEZ VOTRE PLACE

Tarifs de 5 et 10€ – Billetterie et renseignements 03 20 12 82 40

www.onlille.com

_____

Programme repris en tournée régionale :

Le 16 décembre, 20h, MAUBEUGE, La luna

Le 17 décembre, 20h, CARVIN, Salle Rabelais

Le 18 décembre, 16h, SAINGHIN EN MELANTOIS, Salle des sports

Puis, à LILLE

Concert du partage 2016

Jeudi 22 décembre 2016, de 18h à 19h

Au profit des associations caritatives du Nord

Auditorium du Nouveau Siècle

Autour des concerts

Leçon de Musique jeudi 15 décembre à 19h

Rythme, pulse, pulsation, au cœur de la musique – avec Yann Robin, compositeur en résidence – entrée libre pour les spectateurs munis d'un billet du concert

Concert diffusé le 25 décembre à 20h sur France Bleu Nord

CD événement, annonce. NEUKOMM : Requiem par Jean-Claude Malgoire (1 cd Alpha)

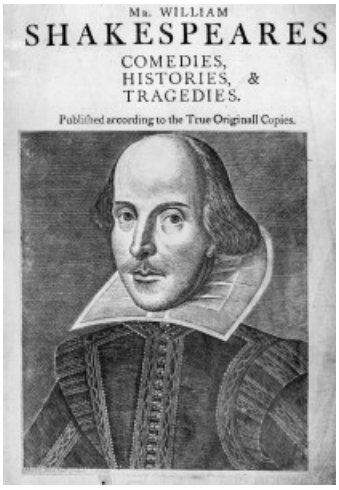


CD événement, annonce. NEUKOMM : Requiem par Jean-Claude Malgoire (1 cd Alpha). C'est l'un des coups de coeur de classiquenews de janvier 2017 et le prochain CLIC de classiquenews de ce début d'année 2017 : Jean-Claude Malgoire revient à un compositeur salzbourgeois qu'il connaît bien, Sigismund Neukomm, dont il a précédemment révélé la version complétée du Requiem de Mozart. Dans ce nouvel opus, à paraître chez Alpha à la mi janvier 2017, le chef fondateur de La Grande Ecurie & la Chambre du Roy redouble de délicatesse recueillie, soulignant dans ce **Requiem pour Louis XVI** (guillotiné le 21 janvier 1793), l'élégance d'un Neukomm ardent ambassadeur de piété et d'intimisme. La partition, seconde des 50 Messes écrites par le compositeur Salzbourgeois comme Mozart, a été commandée par Talleyrand, le patron de Neukomm, puis créée à Vienne, en la Cathédrale Saint-Etienne, le 21 janvier 1815.

REQUIEM des bienheureux … Certes dès le départ la formidable fanfare, lugubre et sombre, structure la progression de ce monument spectaculaire ; mais ce qui frappe surtout et ce qui a marqué les spectateurs auditeurs des concerts qui ont précédé le disque, c'est la pudeur et le recueillement filigrané des voix solistes et des choeurs, exprimant surtout l'apothéose du défunt et son accueil rasséréné dans les béatitudes célestes.

La réalisation est splendide, d'une articulation collective inouïe. **CLIC de CLASSIQUENEWS de janvier 2017 et critique développée du cd Requiem de Neukomm par Jean-Claude Malgoire le jour de parution du cd soit le 15 janvier 2017. A suivre sur CLASSIQUENEWS.COM**

TOURS, compte rendu critique, concert. Grand Théâtre, le 11 décembre 2016. Concert Shakespeare : Sullivan, Berlioz, Tchaikovski, Nicolaï, Sibelius, Dvorak. Orch Symphonique Région Centre Val de Loire / Tours. Robert Houlihan, direction.



TOURS, compte rendu critique, concert. Grand Théâtre, le 11 décembre 2016. Concert Shakespeare : Sullivan, Berlioz, Tchaikovski, Nicolaï, Sibelius, Dvorak. Orch Symphonique Région Centre-Val de Loire / Tours. Robert Houlihan, direction. William Shakespeare fait l'unité de ce 2è concert symphonique présenté par l'Opéra de Tours dans le cadre de sa nouvelle saison 2016-2017. **La langue de Shakespeare est hautement musicale et ce**

programme le montre superbement. De surcroît, la soirée est riche en découvertes: le cycle marie des pièces méconnues fortes et puissantes et pourtant trop rares en France. Il dévoile aussi le formidable charisme d'un chef passionnant à suivre dont le métier approche l'excellence par sa façon artisanale et son hypersensibilité communicative, propre à obtenir d'infimes nuances. De fait, la complicité chef / instrumentistes a fonctionné : tous les pupitres sont prêts à le suivre jusqu'au delà des attentes. On n'avait pas vécu telle expérience musicale depuis longtemps à Tours.

Pas de grands germaniques romantiques mais les compositeurs Français, Tchèques Russes, Finlandais, soit ici plusieurs personnalités au caractère trempés qui de Berlioz à Sibelius proposent aussi de vrais défis pour les instrumentistes de **l'Orchestre symphonique Région Centre Val de Loire / Tours** (OSRCVLT). Les formes abordées sont libres : symphonie dramatique, ouvertures, Fantaisie symphonique, musique de scène… l'attention qu'elles exigent suppose en vérité un engagement total car pour toutes, il s'agit de véritables opéras révélant une dramaturgie sans les voix sinon l'éloquence canalisée des instruments.
De ce point de vue, la soirée aura été celle d'une captivante immersion symphonique, révélant de fabuleuses dispositions d'écoute et des trésors dans le jeu collectif, défis relevés et pleinement assumés par le charisme d'un chef présent formidablement complice dont la direction toute en fluidité et précision a révélé le cœur et la vérité de chaque épisode, ce malgré la disparité des effectifs et des écritures.

UN CHEF ARTISAN MAGICIEN… La réalisation en est l'attrait premier… d'un éclectisme certes prometteur, -le programme put n'être qu'un nouvel exercice démonstratif, contrasté et brillant. C'est tout l'inverse qui se produit en vérité dès l'ouverture du **Sullivan (ouverture de Macbeth, 1888)** : suprême sensibilité instrumentale, souci constant des équilibres entre pupitres, exceptionnelle vision de l'architecture globale… la

direction du chef invité, l'irlandais **Robert Houlihan** ne manque pas de qualités. Le maestro fait surgir un éclat constant et pointilliste, une urgence ciselée, s'appuyant sur une très vive acuité expressive, doublée d'une sonorité globale qui saisit immédiatement par la qualité de sa cohérence, par son équilibre souverain : le son de l'orchestre est clair, fluide, d'une étonnante lisibilité dramatique.
Sullivan (irlandais aussi) plus connu pour ses innombrables comédies musicales dont l'esprit léger l'apparente à Offenbach, méritait bien cette (re)découverte shakespearienne sur un sujet historique et fantastique, "plus sérieux".
Brillante et sans clinquant, l'Ouverture séduit par sa verve continue et dans l'élégance d'un geste qui veille aux dynamiques, et sait faire allusivement références aux germaniques tels Weber et Wagner. Du grand art, traité par un très habille meneur d'orchestres. D'emblée ce qui frappe ici c'est l'absolue poésie de la direction, une intelligence des accents et de la balance générale. Tout au long du concert la flexibilité et la palette des nuances, l'entrain expressif comme la gestion du dialogue et des réponses entre pupitres, favorisés par Robert Houlihan, ont été passionnants à suivre.
Le Berlioz en est la séquence la plus admirable par son intensité et sa pudeur. *La scène d'amour* de Roméo et Juliette fait valoir une toute autre atmosphère : amoureuse … enveloppante, presque suspendue, énigmatique; d'une audace si Berliozienne par sa texture et ses passages harmoniques… dont le chef, maître du flux organique, façonne une manière de soie vaporeuse et puissamment colorée dont il déduit surtout un sens de la respiration remarquable. L'ivresse et l'extase coulent dans cette séquence polie avec une tendresse et une sincérité inouïes. Le résultat impressionne, mais est-ce si surprenant de la part de l'élève de **George Hurst** qui lui même connaissait son Berlioz comme personne, ayant reçu de **Pierre Monteux** des indications d'une inestimable profondeur ? Robert Houlihan aime à préciser aussi qu'il a reçu du maestro **Léon Barzin (1900-1999)**, -né belge, ayant fait carrière aux USA, qui joua sous la direction de Toscanini et

qui fonda le New York City Ballet-, une excellente formation technique. Hurst, Barzin…, ainsi est élucidée une équation qui semble ce soir, miraculeusement incarnée : elle produit ses effets immédiats à Tours. Du grand artisanat donc, doublée d'une intuition naturelle et un goût des plus sûrs.

A l'invitation de Benjamin Pionnier, nouveau directeur général et artistique de l'Opéra de Tours, le chef charismatique Robert Houlihan électrise les musiciens de l'Orchestre symphonique région Centre-Val de Loire / Tours, dans un programme Shakespeare très original



L’œuvre inscrite en dernière partie de ce premier volet déploie les mêmes prouesses en termes de caractérisation et de cohérence interne, mais elle ajoute une autre qualité remarquablement défendue par le maestro : son sens de la structure et du développement, révélant en cela outre **le génie du Tchaikovski orchestrateur**, sa capacité de conteur : **La Tempête, créé en décembre 1873**, est un poème symphonique dont le plan symétrique s’appuie sur une texture remarquablement évocatrice, à notre avis qui dépasse son apparente clarté descriptive : la houle du début,- véritable grondement wagnérien, sourd mais remarquablement coloré à la façon du formidable maelstrom initiant le Ring-, qui enfle progressivement installant peu à peu tout un paysage marin, rempli par la suite d’éclairs et de scintillements dramatiques (et amoureux avec l’évocation de Miranda) offre à Robert Houlihan, une nouvelle occasion de nuancer la texture

formidable de cette Fantaisie symphonique de Tchaikovski dont la concision et l'équilibre du plan dramatique (la houle océans du début reprend de même dans la fin du poème), son activité scintillante, sa *terribilità* comme sa fureur épique égalent les poèmes symphoniques et symphonies dramatiques plus connues. Une autre somptueuse découverte.

Puis **la seconde partie** amorce sa course tout aussi haletante et passionnante : **l'Ouverture des Joyeuses commères de Windsor d'Otto Nicolaï (1849)** scintille de fluidité et de grâce élégante : le chef ajoutant dans les multiples reprises du motif si dansant aux cordes, une maîtrise remarquable dans la diversité des registres expressifs : malice, élégance, suave comédie ; c'est un jeu nerveux et fluide, un feu d'artifice de diverses couleurs instrumentales qui jaillit comme une gerbe miroitante et ardente. Coeur d'une intention poétique sans artifice ni effets d'aucune sorte, les extraits de **La Tempête de Sibelius** (1926) frappent par le changement de sonorité immédiat, dès le début des 7 séquences choisies : *Humoresque* regorge de verve et d'intensité pastorale, d'un mordant raffiné, extrêmement bien poli ; surprenant et idéalement réalisé, le portrait du génie de la terre, Caliban, que Sibelius aborde ensuite, avec une acuité expressive très ambivalente finalement, elle aussi malicieuse ; enfin, l'ultime épisode fait éclater toutes les limites expressives de l'orchestre et ouvre directement sur un gouffre inquiétant, infernal ; comme une formidable boîte de Pandore, l'orchestre rugissant, expectorant, déverse une déflagration terrible, d'essence fantastique, laissant l'auditeur comme déconcerté par son étrangeté conquérante, dont l'abstraction fait contraste avec les délices narratifs qui ont précédé. Le chef sculpte la matière sonore avec un tact magicien, alliant puissance et détail, couleurs et profondeur. Le résultat sonore est stupéfiant. A la demande des instrumentistes, Robert Houlihan accepte de bon cœur de conclure ce programme captivant par le très rare **Othello de Dvorak** (initialement programmé avant la musique de scène de Sibelius), tout en

rondeur et en lyrisme caressant (les bois sont très exposés et d'une permanente activité). Chef et orchestres en saisissent la progression dramatique, dense, efficace, sans omettre sa coloration tragique ultime, à l'énoncé du meurtre de Desdémone par son époux manipulé, trop soupçonneux. Le drame shakespearien surgit dans chaque mesure, ciselée, canalisée.



Aucun doute, Tours vit une nouvelle ère symphonique depuis la nomination du jeune chef Benjamin Pionnier, comme Directeur général et artistique de l'Opéra. Un cap est franchi ce soir pour un renouvellement des répertoires, en une expérience régénérée de l'écoute collective, de l'élégance partagée. Chef invité, **Robert Houlihan** force l'admiration par son acuité expressive, sa finesse, sa profondeur et sa flexibilité. Il a suivi comme **Benjamin Pionnier** la leçon du regretté Georg Hurst en Grande-Bretagne. C'est une leçon de direction, dans le respect souverain des compositeurs et des musiciens de l'Orchestre. Ceux-ci d'ailleurs ne cachent pas leur enthousiasme en fin de concert, applaudissant copieusement, comme le public, un chef aguerri et si humble dont l'intelligence et l'humanité les ont magnifiquement inspirés. Magistral.

TOURS, compte rendu critique, concert. Grand Théâtre, le 11

décembre 2016. Concert Shakespeare : Sullivan, Berlioz, Tchaikovski, Nicolaï, Sibelius, Dvorak. Orch Symphonique Région Centre Val de Loire / Tours. Robert Houlihan, direction.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE
R.GION CENTRE-VAL DE LOIRE / TOURS
Concert SHAKESPEARE 2016
Direction musicale : Robert HOULIHAN
Le 11 décembre 2016

Programme :

1ère partie
Sir Arthur Sullivan : Macbeth Overture
Hector Berlioz : Scène d'amour de Roméo et Juliette
Piotr Illitch Tchaikovsky : La Tempête, fantaisie symphonique d'après Shakespeare – Op.18

2ème partie
Otto Nicolai : Les joyeuses commères de Windsor (Ouverture)
Anton Dvořak : Othello (Ouverture de concert) – Op.93
Jean Sibelius : La Tempête – Op.109 (extraits)

_____

Prochain concert symphonique à l'Opéra de Tours : « **Légendes russes** », **les 7 et 8 janvier 2017** avec Xavier de Maistre, harpe (Concerto de Glière), Rimsky-Korsakov, Borodine… **En LIRE +**

Prochaine production lyrique à l'Opéra de Tours : **Franz LEHAR : Le Pays du sourire, 24-31 décembre 2016**. Fin d'année heureuse, légère, nostalgique à TOURS, avec l'une des dernières opérettes à succès, Le Pays du sourire créé en 1929, de Franz Lear, l'auteur révélé par La Veuve joyeuse (1905). Formé à Prague (où il retrouve Dvorak), … **EN LIRE +**

VOIR : visionner aussi notre **entretien avec Benjamin Pionnier, fonctionnement de l'Orchestre symphonique, présentation de la nouvelle saison 2016-2017 de l'Opéra de Tours…**

Mozart in the Jungle, saison 3

Télé, série. Mozart in the Jungle, saison 3. OCS City, dès le 12 décembre 2016 : Musique classique et dolce vita ! Saison 3 inédite – À partir du 12 décembre 2016 à 20h50, chaque lundi soir, sur **OCS City**. Pour sa troisième saison, l'équipe du Symphonique de New York gagne l'Europe, avec une nouvelle star, – lyrique, **Monica Bellucci** en soprano scarifiée, diva hypnotique et sirène envoûtante, dont le port et l'élégance ne sont pas sans faire référence à Maria Callas, pour laquelle la

carrière de la chanteuse et la vie personnelle se sont inextricablement mêlées.



Des States à l’Europe, du Symphonique au lyrique… La fin de la saison 2, avec la tourmente collective consécutive à la grève de l’Orchestre, était marqué par le désarroi de chaque protagoniste : chef désorienté, jeune oboïste, l’instrumentiste



héroïne Hailey dont le spectateur a suivi chaque évolution de son intégration dans l'orchestre-, en plein doute, et peut-être créatrice de son propre ensemble… La rédemption pour le jeune maestro latino (**Gaël Garcia Bernal**) pourrait bien revêtir les traits d'Alessandra (**Monica Bellucci**), soprano hier adulée qui recherche justement un chef audacieux, charismatique pour orchestrer son grand retour sur les scènes lyriques européennes… L'actrice italienne offre un portrait sensible et crédible de la cantatrice pleine d'espérance mais aussi à l'égo hypertrophié, capable du pire comme du meilleur, pour elle-même comme pour ceux qui travaillent avec elle. De toute évidence, les scénaristes renouvellent le paysage amoureux et artistique du jeune chef, passant de la naïve et romantique Hailey, à Alessandra, icône hyperféminine et fatale… Là encore, dans la suite de la saison 2, ce qui fait la force de la nouvelle saison de Mozart in the Jungle, c'est le relief de chaque personnage, véritable portrait psychologique souvent délirant, et l'acuité des situations qui révèle chaque ambition… alors dans les 10 nouveaux épisodes, qui manipule qui ?

Mozart in the Jungle, Saison 3 (10 épisodes de 30mn) – Etats-Unis, 2016 – Diffusion en France en décembre 2016, Inédit – Série créée par Roman Coppola, Jason Schwartzman, Alex Timbers (à partir du livre « Mozart in the Jungle: Sex, Drugs and Classical Music » de Blair Tindall). Compte rendu critique de la saison 3 de Mozart in the Jungle : LIRE ci après notre « Carnet critique ».

MOZART IN THE JUNGLE, Saison 3
A partir du 12 décembre 2016, sur OCS city

Tous les lundis à 20h50, diffusion de deux épisodes

_____

CARNET CRITIQUE
Que penser du premier épisode de la série « MOZART in the Jungle », saison 3 ?



FINE ANALYSE PSYCHOLOGIQUE ET HUMOUR GRINCANT… A Venise, le jeune chef accueilli par un agent débraillé excité qui lui recommande surtout de le pas coucher avec elle, découvre la soprano vedette (dite « La Fiamma » / la Flamme) dans son palais historique… traversant les salons majestueux sur la mélodie française « Les filles de Cadix » de l'exquis Delibes chanté au Palais Garnier par son hôtesse (version de Victoria de Los Angeles ? on ne pouvait choisir meilleure lecture)… aimantation, séduction, rencontre finalement électrique entre la cantatrice mûre et le jeune maestro : la cougar et son jeune mâle (qui se souvient être tombé amoureux de sa voix immédiatement après avoir écouté sa Tosca phénoménale).
Pour la diva faussement simple, qui joue les sirènes séductrices auprès de ce jeune homme désirable plutôt idéalement testostéroné, il s'agit de revenir sur la scène lyrique ; du côté du maestro invité, l'admiration pour la cantatrice se mêle à une excitation croissante… à la curiosité succède un trouble d'ordre de plus en plus sexuel… cela est très bien saisi par les scénaristes, et subtilement insinué tout ua long de ce premier épisode. La diva lui fait la cuisine : meilleur moyen pour séduire et convaincre : c'est si juste. Les deux ont une revanche à prendre : elle, reconquérir l'art vocal et passionner le public ; lui, remagnétiser un orchestre, transmettre le feu et le sang, surtout après la débandade vécue à New York avec les musiciens ingrats du Philharmonique.
Puis tout tourne non au vinaigre mais dans la passion exacerbée : la diva étant une folle dingue, à la sensibilité épidermique, pleurant, s'exaltant, exigeant dans un murmure de louve blessée…, exige davantage s'il veut diriger à ses côtés. Dès le début, on sent que cette nouvelle saison nous tiendra en haleine par la fine galerie d'égos susceptibles, extrêmistes, parfois grandguignolesques, tellement réaliste.

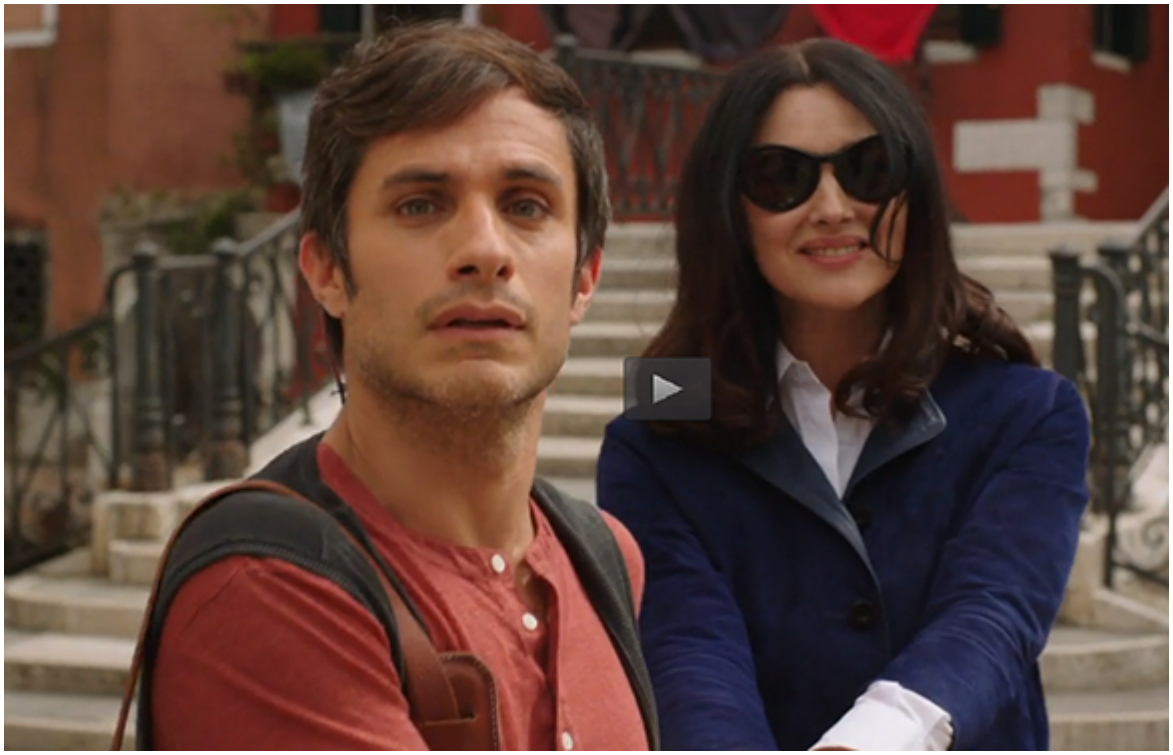
LE PREMIER EPISODE DE LA SAISON 3 de « MOZART in the JUNGLE » confirme la réussite et la justesse des scénaristes : entre délire parodique et fragilité à fleur de peau, les épisodes entretiennent un habile dosage qui rend chaque protagoniste, plutôt attachant.



SATIRE ET VERITÉ… La satire et la parodie vont aussi bon train et la scène où Hailey imite en le caricaturant le chef de leur ensemble (Andrew Walsh Ensemble) qui doit jouer justement dans un festival à Venise, est plutôt hilarante… Ce qui débouche à

nouveau sur une confrontation de narcissismes exacerbée. Tout cela est l'aboutissement de séances d'observation très précise, témoignages d'expériences réelles qui viennent évidemment du roman originel dont est issue les épisodes de la série : « Sex, Drugs and Classical Music » de Blair Tindall. La musique est toujours très présente dans chaque séquence (le Fauré pour violoncelle joué par l'ensemble où joue Hailey)… ce qui rétablit régulièrement malgré les situations grinçantes, le quotidien de chacun : servir coûte que coûte la sainte musique. Soit ce qui les unit malgré leurs affrontements.
Venise et ses scènes clichés pour touristes négligents (gondoles, prises de vues des monuments le splus connus de la Sérénissime…) cultive ce factice illusoire de la série, où chacun n'écoute personne, mais toujours et exclusivement son égo blessé, outragé, défié… Les avatars du jeune maestros dans les rues de la Città, où parait le jeune garçon baroque emperruqué, à la façon du Don Giovanni de Losey mais évidemment en plus léger, est très habilement troussé ; il introduit une autre dimension dans la narration, c'est à dire le jaillissement du poétique dans un agrégat de cynisme délirant : c'est alors une immersion simultanée dans une Venise « historique », où jaillit le gemme fragile, délicat, diamantin de la diva maladive… qui semble comme Antonia des Contes d'Hoffmann, se consumer littéralement quand elle chante. Elle veut chanter puis ne veut plus, s'affirme comme une lionne puis s'efface évanescente… De plus en plus proche du jeune maestro RODRIGO, ALESSANDRA avoue s'être réfugiée après un incident survenu dans sa carrière lyrique, dans un monastère à Venise, une retraite comme nonne… Le jeu de cache cache qu'impose la cantatrice au jeune maestro dont elle entend éprouver la résistance et l'affection déclarée, rétablit aussi la vérité de l'humain, cette fenêtre ouverte sur l'âme, qui confère à la série sa sincérité voire sa profondeur… , aux côtés des scènes plus émoustillantes et sexy (quand par exemple Hailey drague pour le seul garçon de son ensemble, un jeune danseur belge devant l'Arsenal de Venise)… Tout cela est bien dosé et assure à la narration sa richesse

émotionnelle, ses contrastes parfois lumineux ; révélant la part d'intimité réelle comme le masque défensif des héros qui se succèdent, y compris chez les musiciens, qui se shootent à la musique et ont comme depuis le début de la série, une libido totalement libérée.



Au Conservatoire (réel) de Venise (la production a choisi de filmer dans les lieux réels) où a été tourné la scène des répétitions avec la diva Alessandra, le propos est tout aussi juste : premiers accrocs sur le choix des pièces jouées pour leur récital à venir. Il lui suggère de chanter les auteurs contemporains, des airs pour mezzos… osant défier l'artiste qui s'en trouve piquée mais stimulée, – osant défier aussi l'agent de la soprano, toujours hystérique et agité, croyant mieux qu'elle, défendre les intérêts de sa poule aux oeufs

d’or…
Dans la dernière scène de cet épisode 1, le concert du Walsh Ensemble à San Rocco (sous le plafond noir, enténébré des lumineux Tintoret), auquel se joint Hailey in extremis, est celui d’une crise personnelle pour l’hautboiste ; une catastrophe où la musicienne se lève en plein solo du chef violoncelliste, est virée par ce dernier,.. C’est un crétin finalement gaussé par la diva et le maestro venus assistés à la performance. Les 3 (le Maestro, la diva et la jeune hautboiste) finissent la soirée ensemble sans qu’il soit précisé ce qu’ils font ensuite… **De sorte que Venise revêt les apparences d’un labyrinthe psychique où chacun faisant l’expérience de ses propres limites, pourrait ainsi se révéler à lui-même. Et si le vrai personnage central était la ville et ses ruelles étroites ? Le ton est plus intimiste, le scénario semble fouillé davantage la psyché insatisfaite de chacun.** Comment tout cela va-t-il s’exprimer et se cristalliser ? On en redemande. A suivre sur CLASSIQUENEWS.COM

CD, opéra. Compte rendu critique. PUCCINI: MANON. Anna Netrebko (Armiliato, Salzbourg, 2016 – 2 cd

Deustche Grammophon)



CD, opéra. Compte rendu critique. PUCCINI: MANON. Anna Netrebko (Armiliato, Salzbourg, 2016 – 2 cd Deustche Grammophon). Applaudissements au début, la gravure s'affiche clairement tel un enregistrement sur le vif, de facto, au festival de Salzbourg de ce dernier été 2016. L'opéra des premiers succès pour Giacomo Puccini, de la première reconnaissance, créé à Turin en 1893, Manon exige autant de l'orchestre d'une somptuosité étourdissante, que des chanteurs… le caractère en serait quasi cinématographique : couleurs spectaculaires d'un orchestre peintre, tempéraments affûtés de chanteurs-acteurs. Dans l'épisode initial, celui de la rencontre entre les deux amants, soit à Amiens, l'Edmondo de **Benjamin Bernheim** est un peu court, aux aigus tendus. La plus grande réserve va pour **le Des Grieux** de **Yusif Eyvazov**, hélas, ce dès son premier air : « *Tra voi, belle, bionde e bruni* »… timbre gras, aigus vibrés d'une couleur plutôt laide, soit une performance qui dépare et déçoit continûment. Quelle déception! En comparaison, le ténor qui chante ici et très bien, le Maître à danser (**Patrick Vogel**, le bien nommé, – projection plus claire et sans affectation, plus naturelle surtout, affirme un tout autre naturel, réussite que confirme son allumeur public dans l'épisode du Havre, du même acabit : débit précis, abattage proche du texte, émission claire et franche). Concernant Eyvazov, le maniérisme de son style affecte terriblement la tenue générale, et s'il faut désormais écouter La Netrebko en s'infligeant systématiquement son partenaire et époux, force est de reconnaître que notre plaisir sera atténué de moitié. Dès son entrée, et leur

rencontre, la soprano austro-russe, quant à elle, descendant de son coche d'Arras, s'impose à mille lieux, par la caresse sensuelle de son timbre : une incarnation à la féminité évanescente, idéalement incarnée. Cependant, on relève parfois une projection engorgée, qui manque de brio, et un vibrato elle aussi qui est loin d'être contrôlé. Vétilles de début de soirée. Les amateurs qui suivent l'actualité du couple savent combien les deux chanteurs ont d'affection pour l'opéra de Puccini : ils se sont rencontrés et mariés dans la suite de leur première Manon à Rome… et **le dernier récital discographique de la diva Netrebko, chez Deutsche Grammophon (VERISMO)**, comprenant plusieurs airs véristes et pucciniens, s'achevait – lui aussi, sur de larges extraits de Manon, opéra désormais emblématique de leur couple à la ville, à la scène.

Manon captivante, pilotée par Marco Armiliato depuis Salzbourg 2016

Netrebko ardente et sensuelle, Eyvazov, rustre et linéaire



A Paris, tableau sensuel par excellence (d'un souffle intimiste, même « orientalisant », – flûte aérienne introductive exprimant la nature insouciante de Manon à ce moment), la jeune courtisane Netrebko sculpte chaque tirade de sa partie, incarnant parfaitement cette coquette piquante, sachant émoustiller surtout son généreux patron (Géronte: efficace **Carlos Chausson**) ; le Lescaut d'**Armando Piña** reste maniéré et vibré. Dans sa mélodie langoureuse qui exprime les attentes d'un cœur ardent, passionné, (« In quelle trine morbide »), la diva – parfois en manque de respiration, aux ports de voix trop systématiques, assène pour son audience (totalement acquise à en croire chaque applaudissement à la fin de ses airs) la délicatesse miellée de son timbre parmi les plus voluptueux qui soient, avec en bonus des fins de phrase, tenues, jusqu'à l'expiration du souffle : **Anna Netrebko** a toujours été une excellente amoureuse … expirante, extatique, aux langueurs blessées d'une rayonnante intensité. Ses aigus charnels en font ici foi. Dans la scène des madrigalistes, commandité par le riche Géronte qui commande un Menuet où la lolita joue la Clorinde à son protecteur / Tirsis), Puccini renforce davantage la séduction mélodique de son écriture en un contrepoint néobaroque qui rappelle évidemment les superbes mélismes de sa Misa di Gloria… La Netrebko triomphe véritablement dans un rôle taillé pour elle : légère, ardente, d'une hyperféminité qui prend corps et se précise à mesure de l'action ; ajoutant à la pseudo insouciance de la jeune courtisée, cette chair suave qui lui est propre.

Le tempérament tragique, passionnelle de Netrebko s'affirme en accents puissants lors des retrouvailles (dispute, soupçons, réconfort) avec Des Grieux avant que Germont ne les surprenne et ne fasse arrêter celle qui l'a trompé : le soprano ample et charnel s'enflamme, porté par ce lyrisme éperdu et ivre inscrit dans la partition de l'orchestre. Rien à faire : le

style rustre pour le moins, et linéaire du ténor Eyvazov (dont le timbre ne possède pas l'once d'une ardeur juvénile) ne se bonifie guère, aux côtés d'une sirène aussi brûlante (« *E fascino d'amor ; cedi son tua!* »). Quel dommage décidément. A moins que le ténor ne revoit sa technique et le placement de sa voix (ses aigus au III, dans la prison du Havre, sont terriblement serrés et criards), les duos à venir entre une Netrebko mûre à présent et un ténor qui n'est pas à sa hauteur, risquent de rebuter (à venir La Traviata en 2017).

D'une façon générale, louons dans les deux premiers actes, l'engagement des choeurs viennois requis pour l'occasion (parfois épais), la plasticité de l'orchestre (intermède symphonique, avec violoncelle solo initial, ouvrant le III et évoquant l'emprisonnement et le voyage au Havre), et le dramatisme lyrique du chef Marco Armiliato (dans le disque VERISMO ci dessus cité, c'était Antonio Pappano, d'une finesse intérieure idéale, qui dirigeait les deux époux dans une vision autrement plus claire et articulée). Ajoutons que Manon de Massenet de 1884, surtout Thaïs (1894) ont influencé le jeune Puccini : cet intermède fait basculer l'opéra inspiré de l'Abbé Prévost, de la courtisannerie frivole parisienne à l'expérience rude de la vérité et de la mort, précipité musical d'une force inouïe pour ceux qui la découvre pour la première fois dans la continuité de l'action : ivresse extatique de l'orchestre, qui traverse les registres, et fait passer de l'inconscience frivole et décorative (deux premiers actes), à une nouvelle sincérité qui s'affirme en fin d'action. On retrouve une telle structure dans Thaïs, et la fameuse Méditation (pour violon solo) qui occupe le même rôle : césure du fil dramatique, et basculement dans un autre climat, dans ce passage de la comédie à la tragédie. Dommage que Marco Armiliato manque d'intériorité et de suprême retenue dans cette synthèse qui doit foudroyer par sa finesse.

Au III (dans la prison du Havre où elle est prisonnière), puis

au IV, dans le désert de la nouvelle Orléans, la Manon pleine de remords et plus fragile encore qu'au début, – consciente de tout ce qu'elle aurait pu vivre et aimer, gagne en justesse expressive : torche brûlée (de fait sous le soleil brûlant américain), invocatrice et victime implorante et détruite, Netrebko donne tout au rôle qui marque et saisit par la vérité qu'elle sait lui apporter. Ainsi toute la seconde partie, après l'intermède orchestral (actes III et IV), confirme-t-il notre sentiment général : le rôle d'amoureuse sacrifiée (comme sa Leonora du Trouvère), d'âme brûlée et hallucinée (sa Turandot pour le disque Verismo précédemment cité), de tragédienne expirante s'accomplit ici dans le personnage de Manon, la pêcheresse sublime, de plus en plus digne, c'est à dire vraie, qui expire aux Amériques. Le dernier air, celle de la condamnée (« Sola, perduta, abbandonata », avec hautbois et flûte), – d'une candeur hallucinée, qui bénéficie d'aigus sidérants – clairs et charnels, à nul autres pareils, est la prière ardente d'une désespérée. La sincérité de la cantatrice, est bouleversante et mérite la meilleure note : glaçante incarnation par une clairvoyance âpre dont les accents impuissants (« *Non voglio morire* »), enfin la tendresse apaisée (associée à la flûte), font couler les larmes. La Netrebko est décidément inégalable. La beauté ardente du timbre est au service d'une sublime intelligence théâtrale. D'où notre CLIC, malgré le déséquilibre que fait naître le niveau de son partenaire.

CD, compte rendu critique. PUCCINI : MANON LESCAUT (live Salzbourg août 2016 – 2 cd Deutsche Grammophon – 0289 479 6828 3) – Avec **Anna Netrebko**, Yusif Eyvazov, Armando Pina, Carlos Chausson, Benjamin Bernheim, Patrick Vogel… Konzertvereinigung Wiener Staatsopernchor, Münchner Rundfunkorchester. Marco Armiliato, direction. **CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2016.**

_____



LIRE aussi notre comte rendu critique du CD VERISMO par Anna Netrebko : http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-verismo-boito-ponchielli-catalani-cilea-leoncavallo-mascagni-puccini-airs-doperas-par-anna-netrebko-soprano-1-cd-deutsche-grammophon/

AGENDA



Anna Netrebko est programmée à la Philharmonie de Paris, le 27 février 2017, dans un programme éclectique, comprenant des extraits de son album VERISMO (chantera-t-elle Turandot ? On l'espère), et avec son compagnon, Ysif Eyvazov, plusieurs tableaux de La Traviata que les deux partenaires chanteront ensuite à la Scala de Milan (mars 2017). **RESERVEZ VOTRE PLACE POUR CET EVENEMENT (Coup de coeur de CLASSIQUENEWS)**
http://lesgrandesvoix.fr/portfolio/anna-netrebko-yusif-eyvazov/

CD, compte rendu critique. FARINELLI, a portrait / un portrait, par Ann Hallenberg (Aparte, Live in Bergen, 2011)



CD, compte rendu critique. FARINELLI, a portrait / un portrait, par Ann Hallenberg (Aparte, Live in Bergen 2011). Live, saisi sur le vif, le présent enregistrement de mai 2011 au Festival de Bergen, devait absolument être publié : il fixe la vocalità superlative de la diva **Ann Hallenbergh** dotée d'un chant d'une rare intelligence parmi les mezzos coloratoures actuelles. C'est même la cantatrice qui s'inscrit directement dans la lignée d'une Bartoli, par le niveau technique et surtout l'intelligence artistique. Ann Hallenberg n'a pas qu'un superbe organe et une technique sublime, elle sait nuancer et colorer le texte : ce que peu à ses côtés savent autant maîtriser. C'est de toute évidence une bel cantiste qui devrait chanter davantage de Rossini, et aussi de Mozart. Voici donc un récital majeur, qui répare un précédent discographique (1), où la divina ne disposait pas d'un

orchestre correct, aussi flexible et contrasté que **Les Talens Lyriques**, partenaires passionnés, contrastés, aussi nerveux qu'éloquent sous la baguette de leur chef et créateur **Christophe Rousset**, – complices de cette réussite à Bergen, et certainement l'un des meilleurs live de l'ensemble instrumental français.

D'emblée, le niveau est dévoilé, défendu avec une réelle hauteur artistique dans la nervosité et le feu *vivaldiens*, du **Broschi d'ouverture : « Son qual nave ch'agitata » (Artaserse).** Puis l'ampleur comme l'intériorité et la vibration nuancée du second air du même Broschi « **Ombra fedele anch'io » (Idaspe)**, confirme la richesse et la beauté des palpitations intimes, magnifiquement canalisées et colorées dont est créatrice la divina poétesse du verbe et de la ligne vocale. Ann Hallenberg déploie un somptueux timbre cuivré de mezzo agile, coloratoure d'une époustouflante couleur tendre qui manque à bien de ses consoeurs. Là où d'autres surjouent dans la langueur, voire dénaturent l'agilité de l'écriture par imprécision, la mezzo éblouit par son intelligence musicale, par sa sensibilité et une technique, sœur de poésie. On est saisi et déconcerté par ses flèches vocales qui fusent et éblouissent après leur projection naturelle.

Même constance ciselée dans le riche medium pourtant sollicité par l'écriture à vocalises dans le plus grave et sombre, - doloriste : **» Si pietoso il tuo labro » de Porpora (plage 4).**



La plage 5 en serait le sommet, et le plus noire (révélateur de la mélancolie naturelle de son auteur ?) : d'une **langueur extatique funèbre (« Alto Giove », Polifemo de Porpora)**, affirmant le génie du Napolitain pour le lugubre désespéré, et une noblesse digne des plus grands. Ici, le berger condamné **Acis** rend grâce à Jupiter de l'avoir permis de vivre et d'éprouver les vertiges de l'amour humain (pour la belle nymphe Galatée) ; dans les replis de cet air célèbre, se précise la nature du sentiment honoré, à la fois poison et cadeau : clairs prémices de la mort du berger, à venir sous la colère de Polyphème. La sobriété de la mezzo touche directement par son ampleur doloriste, jamais affectée, ni maniérée soit 10 mn d'extase pudique d'essence tragique. Le plus long épisode vocal du programme transporte par sa vérité lugubre. D'un sublime funèbre irrésistible.

Ann Hallenberg ne serait-elle pas la plus grande mezzo baroque actuelle ?
Son chant souverain, électrique et nuancé, égale ce qu'incarna hier une Bartoli…

Pour rompre avec les délices contrastés qui ont précédé dans un récital qui touche aussi par sa cohérence interprétative globale, la dernière séquence (plage 10) est un fameux air de chasse (avec cors naturels de rigueur), air qu'une star baroque pouvait chanter partout selon ses engagements y compris au sein d'un opéra, d'un auteur différent qu'ici, **Handel : « Sta nell'ircana » d'Alcina**. Articulation naturelle, colorée, abattage, tension et phrasés d'une subtilité qui forcent l'admiration, agilité magnifiquement nuancée… tout affirme l'exceptionnelle énergie d'Ann Hallenberg : la technique relève d'une prodigieuse musicalité et au delà d'une santé et d'une intelligence superlatives. La mezzo ne fait pas qu'exprimer la palpitante virtuosité requise par l'air, mais aussi son excitation juvénile (celle du jeune, virile, amoureux **Ruggiero**) : l'éclat, la brillance, la subtilité sans forcer d'une projection naturelle soulignons-le, impose l'immense talent de la diva, à mille lieux des convulsions pas toujours heureuses car engorgés de son confrère l'actuel Franco Fagioli (qui sur scène dispose de surcroit, d'un coffre infiniment moins puissant).

Enfin, l'air de fureur et de vitesse, – jusqu'à la syncope pour manque d'air et de souffle, le dernier air, « **In braccio a mille furie » / Semramide riconosciuta de Porpora**, s'embrase et brûle comme une torche vive ; ultime offrande ressuscitant donc la figure légendaire du castrat Farinelli. Si le chanteur napolitain, adulé par toutes les Cours d'Europe, en particulier en Espagne, avait l'éclat d'Ann Hallenberg, on comprend l'impact qu'il put susciter à son époque. Et la diva mérite aujourd'hui tous les honneurs. Brava !!!

CD, compte rendu critique. FARINELLI, a portrait / un portrait, par Ann Hallenberg, mezzo. Les Talens Lyriques

(Aparte, 2011)

APPROFONDIR

CD, compte rendu critique. AGRIPPINA : Ann Hallenberg, mezzo (1 cd DHM – Il Pomo d'Oro. Riccardo Minasi, direction. 1 CD DHM, Deutsch Harmonia Mundi 2015-). LIRE notre critique compte rendu complet

LIRE d'autres critiques de récitals discographiques par Ann Hallenberg :



CD, compte rendu critique. Agrippina : Ann Hallenberg, mezzo (1cd DHM). Et si Ann Hallenberg était tout simplement l'une des plus grandes mezzos actuelles dévolues à l'articulation des passions baroques ? On se souvient d'une extraordinaire récital précédent, inscrit plus récemment dans l'histoire musicale, déjà romantique, consacréeau répertoire de Marietta Marcolini et Isabella Colbran, cette dernière, égérie et épouse de Rossini : un abattage précis et nuancé, des inflexions justes, une intelligence expressive qui rendait service au texte et à la fine caractérisation des situations dramatiques. Ici même idéal vocal, naturel, flexible et poétique au service de l'approfondissement psychologique auquel invite la conception de ce type de programme. L'autorité de la technique relève les défis d'un programme où domine la prise de risque et le défrichement d'oeuvres inédites.



cd, critique. Ann Hallenberg, mezzo. Arias for Marietta Marcolini. Giuseppe Mosca, Carlo Coccia, ou Johann Simon Mayr et Ferdinand Paer (prérossiniens, chantés autour de 1800)… sont quelques uns des compositeurs à l'honneur quand la contralto véronaise**Marietta Marcolini** embrase la scène, en particulier dans l'art nouveau, sanguin, vif, palpitant du jeune **Rossini** (rencontré en 1811) ; la cantatrice adulée à son époque en fait son protégé et son amant. Les airs retenus appartiennent tous à la seconde partie de la carrière de la contralto légendaire, soit entre 1810 et 1820. Rossini compose pour celle qui laisse une trace indélébile sur son écriture, pas moins de cinq opéras: L'Equivoco stravagante (1811), Ciro, puis La Pietra del paragone (1812), L'Italienne à Alger (1813), Sigismondo (1814)…